

JAMES
WYLLIE

LES FRÈRES GOERING



LE NAZI ET
LE RÉSISTANT



ALISIO
HISTOIRE

Deux frères face à l'histoire : l'aîné était le bras droit de Hitler, le cadet un farouche résistant au nazisme.

Tristement célèbre, Hermann Goering fut le chef de la Luftwaffe et l'implacable numéro deux du parti nazi. Mais dans l'ombre de ce criminel de guerre se cache un autre Goering, son jeune frère Albert.

Albert Goering lutta activement contre le régime incarné et porté par son aîné et sauva des centaines de juifs des persécutions nazies. Contre toute attente, il maintint un contact régulier avec Hermann qui n'ignorait rien de ses agissements. Chance ou fardeau, le nom de Goering permit à Albert de survivre sous le III^e Reich malgré ses activités clandestines, mais le rendit immédiatement coupable aux yeux des Alliés.

De leur enfance passée entre les châteaux de Veldenstein et de Mauterndorf au procès de Nuremberg en 1945, James Wyllie explore le destin de deux frères que tout oppose idéologiquement et met en lumière les relations d'une fratrie qui a fait passer la famille avant le parti.

James Wyllie est auteur et scénariste. Il est notamment l'auteur du best-seller *Femmes de nazis* (Alisio, 2020). Il a également écrit pour de nombreux films de la BBC et pour des séries télévisées.

ISBN: 978-2-37935-263-8



9 782379 352638

21,50 €

Prix TTC France

Rayon : Histoire



ALISIO
HISTOIRE

**LES FRÈRES
GOERING**

DU MÊME AUTEUR, AUX ÉDITIONS ALISIO :
Femmes de nazis, 2020

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.
Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous
entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité.
Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Titre original : *Hermann and Albert Goering:
The Nazi and the Renegade*

© James Wyllie, 2006, 2010, 2021

Tous droits réservés

Traduction publiée avec l'accord de The History Press

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Jean-Baptiste Rendu et Richard Robert

Suivi éditorial : Gaëlle Fontaine

Relecture-correction : Audrey Peuportier

Maquette : Jennifer Simboiselle

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

Photos de couverture :

Hermann Goering : © Hulton Archive / Intermittent

Albert Goering : Archive familiale

© 2022 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-263-8

**JAMES
WYLLIE**

LES FRÈRES GOERING

**LE NAZI ET
LE RÉSISTANT**

Traduit de l'anglais
par Jean-Baptiste Rendu et Richard Robert

ALISIO
HISTOIRE

Sommaire

PARTIE I	7
1 Frères	9
2 Cataclysme	29
3 Munich	51
4 Des hauts et des bas	75
PARTIE II	95
5 Le pouvoir	97
6 Jeunes skieuses et bolcheviks	115
7 Show business	141
8 Marche à la mort	175
PARTIE III	205
9 Résistance	207
10 Tout ou rien	227
11 L'agent Albert	245
12 Destruction	261
PARTIE IV	281
13 Jugement	283
14 Verdict	301
Remerciements	319
Notes de fin	321
Bibliographie	341

PARTIE I

*« Personne ne connaît le vrai Goering.
Je suis un homme à multiples facettes. »*

Hermann Goering, 27 mai 1946

*« Citez-moi n'importe quel sujet et je serai heureux
de vous donner toutes les informations dont je dispose.
Je jure devant Dieu que je n'essaie pas de cacher
quoi que ce soit. »*

Albert Goering, 25 septembre 1945

*« Chaque matin en nous levant, chaque nuit en nous
couchant, nous maudissions la mort qui nous avait
invités en vain à son énorme fête. Et chacun de nous
enviait ceux qui étaient tombés au champ d'honneur.
Ils reposaient sous la terre. Au printemps prochain,
leurs dépouilles donneraient naissance aux violettes.
Mais nous, c'est à jamais inféconds que nous étions
revenus de la guerre, les reins paralysés, une génération
vouée à la mort, que la mort avait dédaignée. »*

Joseph Roth, *La Crypte des capucins*¹

1

Frères

Stockholm, 1925. Hermann Goering, futur dirigeant de l'économie de guerre nazie, commandant en chef de la Luftwaffe et successeur désigné d'Adolf Hitler, était un morphinomane qui avait fui la justice allemande. Ses chances de guérison dépendaient de son épouse, une riche héritière suédoise. La famille de Karin avait accepté de payer son traitement dans une clinique privée, mais après l'agression d'une infirmière, on lui passa la camisole de force et il fut expédié dans un asile d'aliénés. Il n'était pas certain alors de jamais recouvrer la liberté. Cependant, avec l'aide de Karin, il arrêta la morphine et retrouva la santé.

Cela eut des conséquences non seulement pour le nazisme, mais aussi pour son frère Albert. De deux ans le cadet de Hermann, Albert avait détesté Hitler dès le premier jour. Si Hermann ne s'était pas élevé à une telle position, les sentiments d'Albert à l'égard des nazis n'auraient guère pesé dans la balance. Mais il put aider des centaines, voire des milliers de personnes en Europe à échapper à la persécution, passant près de dix ans à travailler contre le régime que servait son frère, sauvant d'humbles commerçants aussi bien que des chefs d'État, dirigeant des filières d'évasion, faisant sortir des prisonniers des camps de concentration, influençant la politique et aidant la Résistance.

Rien de tout cela n'aurait été possible sans Hermann. Pendant l'instruction des procès de Nuremberg, Albert expliqua aux interrogateurs alliés, quelque peu sceptiques, que «Hermann Goering lui a souvent sauvé la vie et n'a jamais essayé de mettre un frein à ses activités de bon samaritain, l'avertissant seulement d'avoir quelques égards pour sa position¹».

*

Le 8 mai 1945, alors que s'achevait la Seconde Guerre mondiale, Albert Goering entra dans le centre de commandement allié de Salzbourg et fut immédiatement arrêté par les Américains. Ceux-ci avaient installé une base dans la ville car des rumeurs couraient selon lesquelles les troupes allemandes pourraient tenter de se regrouper dans cette région montagneuse afin de lancer une offensive derrière les lignes. De nombreux soldats craignant pour leur vie fuyaient dans cette direction, encombrant les routes où se pressaient déjà des réfugiés civils.

Parmi eux se trouvait Hermann Goering, qui s'était mis en route vers son inéluctable arrestation, à la manière d'un chef de guerre se lançant dans une procession triomphale à travers sa patrie. Entouré de sa famille proche et de ses assistants, arborant sa panoplie de médailles, traînant une spectaculaire quantité de bagages, il traversait la foule des vaincus et des dépossédés, leur moral momentanément remonté par la vue du *Reichsmarschall* dans toute sa gloire arrogante, apparemment insensible aux désastres qui le frappaient. À une trentaine de kilomètres au sud de Salzbourg, il fut arrêté par le lieutenant Jerome N. Shapiro. Le jeune officier américain n'en revenait pas de sa chance. Il avait parcouru en vain toute la région, pour finalement tomber sur un Hermann plein de bonhomie et ravi de son arrestation.

Lorsque Albert s'était rendu, quelques heures plus tôt, il était gravement malade. Souffrant d'une inflammation et d'un gonflement du foie aggravés par des problèmes cardiaques, il s'était arraché à son lit de malade pour accomplir ce qu'il considérait comme son devoir. Frère de l'un des hommes les plus influents du III^e Reich, il jugeait essentiel de mettre les choses au clair dès que possible.

Les deux frères considéraient les Américains comme leurs sauveurs potentiels. Ils ne se sentaient pas coupables d'un quelconque crime et s'attendaient à un traitement équitable. Tous deux se trompaient, ne comprenant pas la détermination des vainqueurs à créer un précédent pour les conflits futurs. Dans le cas d'Albert, l'erreur était compréhensible étant donné qu'il avait résisté aux nazis de toutes les manières possibles. Pour Hermann, elle était symptomatique du degré d'illusion et de déni dont il était capable.

Leur proximité géographique lors de l'arrestation est un exemple de l'étrange synchronisme qui existait entre eux. Bien qu'ils n'eussent eu aucun contact pendant des mois, ni aucune information sur le lieu où se trouvait l'autre ou sur ce qui lui était arrivé, tous deux avaient cherché refuge dans l'environnement familial de leur jeunesse.

*

Lorsque Hermann Goering vint au monde le 12 janvier 1893, sa famille était au service de l'État prussien depuis plus de deux cents ans. Son plus ancien ancêtre connu appartenait à l'administration économique de Frédéric le Grand. Son père, Heinrich Goering, était diplomate. Jeune homme, il avait combattu dans les guerres contre l'Empire austro-hongrois et les Français, guerres qui avait permis d'unifier une fédération disparate d'États

et de principautés en une seule Allemagne sous la domination de la Prusse et de son fantasque chancelier, Otto von Bismarck.

Son intégrité territoriale assurée, la nouvelle Allemagne entreprit son expansion, lorgnant jalousement les empires mondiaux de ses principaux rivaux. Les options disponibles pour réaliser ses ambitions impériales disparaissaient rapidement, les autres puissances occidentales s'étant déjà lancées dans une course effrénée pour arracher à leurs populations autochtones le contrôle des derniers morceaux de la carte. L'Afrique, tardivement ouverte aux Européens, était au centre de cette attention.

Bismarck, qui douta toute sa vie de la valeur réelle des colonies, ne partageait pas la crainte de voir l'Allemagne distancée. À ses yeux elles n'étaient «bonnes qu'à servir de stations de ravitaillement». Mais, avec l'opportunisme qui le caractérisait, il s'empara en 1884 d'une large bande de l'Afrique de l'Ouest, englobant une zone qui comprend aujourd'hui la Namibie et le Cameroun, sous le prétexte peu convaincant que le principal comptoir allemand dans la région, à Angra Pequena, avait besoin d'une protection supplémentaire.

Au cours du printemps 1885, Heinrich Goering fut affecté à Windhoek, nouvelle capitale de la colonie allemande du Sud-Ouest africain. Il était accompagné de sa deuxième femme, Fanny. Sa première épouse était décédée peu de temps avant sa nomination, après lui avoir donné cinq enfants. Fanny, 19 ans à peine, avait captivé Heinrich avec ses étonnants yeux bleus.

En tant que ministre résident, Heinrich était censé créer les conditions dans lesquelles les Allemands pouvaient prospérer. Il fallait d'abord trouver un compromis avec les deux tribus dominantes de la région, les Herero et les Nama. Heinrich ne disposait d'aucun soutien militaire et dépendait donc de leur bonne volonté. Ils contrôlaient

également le commerce du bétail, principale activité économique de la province. Heinrich entreprit d'élaborer des conditions qui respecteraient leur autonomie.

En échange du droit de commercer librement sans être harcelés et du contrôle de la politique étrangère, Heinrich accepta de respecter leurs lois, leurs coutumes et leurs biens. Ces traités contribuèrent à garantir la paix tout au long de son séjour, même si cela ne fut pas entièrement de son fait. Les tribus s'intéressaient surtout au conflit déjà ancien qui les opposait, et le nombre réel d'Allemands dans la colonie était très faible. En tout cas, une grande partie du territoire sous la direction de Heinrich était désertique. En fait, il n'avait pas grand-chose à administrer.

Puis sa jeune épouse tomba enceinte. Dans cet environnement hostile où régnaient une chaleur et une poussière insupportables, sans parler des conditions sanitaires déplorable, Fanny et son enfant à naître couraient un risque considérable. Cependant, ils bénéficièrent de l'aide précieuse d'un médecin qui leur offrit du réconfort, des conseils d'expert, et une bonne compagnie. Hermann von Epenstein exercerait par la suite une influence déterminante sur Hermann et Albert Goering.

Originaire de Berlin, Epenstein était un célibataire charismatique aux airs de play-boy. C'était une figure bien connue du circuit international que fréquentait la crème de la société européenne – Saint-Petersbourg une semaine, Le Caire la suivante. Bien qu'il ne fût pas d'une beauté conventionnelle et qu'il eût une légère tendance à l'embonpoint, il avait une voix imposante, des vêtements extravagants et l'allure d'un personnage de cape et d'épée. En reconnaissance des services qu'il avait rendus à la couronne en tant que médecin de la cour de Prusse, il avait été anobli, ce qui s'était traduit par l'ajout de la particule « *von* » à son patronyme.

Peu de temps après la naissance, les Goering retournèrent en Europe. D'après certaines sources, le départ de Heinrich ne fut pas des plus dignes. Bien qu'il eût conclu un accord avec les Herero, leur chef menait des discussions secrètes avec les Britanniques du Cap, qui souhaitaient déstabiliser ce nouveau dominion allemand à leur porte. Il semble que, sans garnison d'aucune sorte et menacé de révolte, Heinrich se soit enfui la queue entre les jambes².

L'implication accrue des Allemands dans la région, associée à des attitudes grossièrement racistes, finit par provoquer le soulèvement du peuple herero. En 1904, l'armée allemande lança contre eux une campagne d'extermination : « À l'intérieur des frontières allemandes, tout Herero, armé ou non, avec ou sans bétail, sera abattu³. » Cet ordre du général Lothar von Trotha poussa les Herero à fuir dans les déserts, et à se couper de leurs sources d'eau et de nourriture. Après que suffisamment de temps soit passé, suffisamment pour qu'ils meurent de causes « naturelles », des troupes furent envoyées pour achever les survivants.

*

La carrière diplomatique de Heinrich avait atteint un point critique. Sa nomination suivante, une affectation à Haïti, fut clairement un pas en arrière. Haïti faisait partie depuis des siècles de la sphère d'influence de l'Allemagne, qui y disposait d'un comptoir, et il était question d'en faire un tremplin vers l'Amérique du Sud, mais une occupation formelle était exclue et la politique se limitait à quelques coups de sabre occasionnels pour défendre les intérêts allemands. Une façon comme une autre de tuer le temps.

Une fois de plus, sa jeune épouse fit ses valises pour une destination tropicale. Hermann fut conçu pendant leur séjour. Pour des raisons de santé, Fanny rentra en

Allemagne et s'inscrivit à la très chic clinique de Marienbad. Quelques jours après la naissance de Hermann, Epenstein vint prendre des nouvelles. Une semaine plus tard, il avait décidé de devenir le parrain du bébé. Fanny rejoignit son mari et l'enfant fut confié à une famille bavaroise, dans la petite ville de Fürth.

Trois ans plus tard, Heinrich avait terminé son mandat en Haïti et devait faire face à la perspective d'une retraite anticipée. Ses finances étaient dans un état déplorable. Son traitement de fonctionnaire avait été modeste en comparaison avec d'autres professions : servir l'État était une récompense suffisante. Sa famille réunie s'installa à Berlin. C'est là que Heinrich commença à s'effondrer. Il se mit à boire pour chasser la mélancolie qui s'emparait de lui. À 56 ans, il paraissait beaucoup plus vieux.

Epenstein saisit l'occasion de venir à son secours. Il proposa de prendre toute la famille sous son aile et de subvenir à ses besoins. Il est difficile d'établir si sa générosité fut motivée par le début de sa liaison avec Fanny. Elle coïncida en tout cas avec la naissance d'Albert Goering en mars 1895. Cela soulève inévitablement la question suivante : Epenstein était-il le père biologique d'Albert ?

Parmi ceux qui les ont connus, beaucoup pensent qu'Albert était le fils d'Epenstein. Ils citent leur ressemblance physique – tous deux avaient les cheveux noirs et une physionomie d'Europe centrale tandis que Hermann était blond aux yeux bleus –, mais aussi les flagrantes différences de personnalité entre les deux frères.

Pour Hermann et Albert, cela ne fut jamais un problème. Tous deux étaient parfaitement conscients de la nature de la relation entre leur mère et leur parrain. Comme le fit remarquer un ami de la famille, « tout le monde acceptait la situation et cela ne semblait pas du tout déranger Hermann ou Albert⁴ ». En ce qui les concernait,

ils étaient unis... comme des frères. Même des années plus tard, alors qu'il aurait été fort commode pour Albert de revendiquer sa « vraie » lignée, il conserva résolument le nom de Goering.

*

Epenstein partageait son temps entre deux châteaux médiévaux. Veldenstein était une forteresse en pierre construite sur une falaise surplombant Neuhaus, une ville située à une quarantaine de kilomètres au nord de Nuremberg, où l'on brassait de la bière. Il n'est pas impossible que les bâtiments d'origine aient été édifiés dès 918, mais on n'en trouve trace dans les archives qu'en 1269. Epenstein l'acheta en 1897 pour 20 000 marks. Il consacra les dix-sept années suivantes, et 1,5 million de marks, à restaurer sa splendeur d'antan. Aujourd'hui, le château abrite un hôtel et un restaurant réputés.

Son autre acquisition fut le château de Mauterndorf. Édifiée vers la fin du premier millénaire, cette ancienne demeure seigneuriale est située au cœur des montagnes, au sud de Salzbourg et un peu à l'est d'Innsbruck. Avec sa structure imposante, elle domine le petit village qui porte son nom. Epenstein l'acheta en 1894 et commença sans tarder à la restaurer. Aujourd'hui, le château est un parc à thème médiéval, avec ses guides touristiques et ses activités.

La famille Goering fit des allers et retours entre les deux châteaux, profitant souvent de Veldenstein à elle seule pendant de longues périodes. À Mauterndorf, Epenstein les installa dans des logements construits dans le parc. Ils étaient libres de se déplacer, sauf lorsque Epenstein recevait des visiteurs. Dans ce cas, seule Fanny était autorisée à se montrer et à jouer le rôle de châtelaine, ce qu'elle était

en réalité, tandis que les autres restaient discrets. Elle se retirait ensuite dans la chambre d'Epenstein et ne retrouvait sa famille que le lendemain matin.

Étant donné qu'il ne se passait guère de soir sans qu'Epenstein ne donne un de ses somptueux dîners, Heinrich vécut dans une sorte d'exil. Il se replia dans la dépression et dans l'alcool, résigné à ce que sa femme fût la maîtresse de son bienfaiteur. À première vue, il semble étrange qu'il n'y ait pas eu de scandale. L'essor des journaux à grand tirage avait créé une arène publique pour les ragots et les histoires salaces, et les récits des délits sexuels de la classe dirigeante étaient assurés de faire tourner les rotatives. Les tribunaux s'occupaient ensuite des litiges sensationnels qui suivaient les gros titres.

Le prince Philip Eulenburg, ancien ambassadeur à Vienne et l'un des amis les plus proches du Kaiser, fut accusé par un journal de faire partie d'une clique homosexuelle qui opérait au plus haut niveau de la société. Le procès en diffamation dura deux ans, de 1907 à 1909, et chacune de ses étapes sordides passionna tout le pays. Il révéla, entre autres, les détails des orgies qui se déroulaient dans un club très sélect d'officiers de cavalerie, à Berlin. Ce genre d'indignité fut épargné aux Goering. Leur arrangement domestique ne semblait intéresser personne.

Epenstein, Fanny et Heinrich maintinrent cette mascarade pendant près de quatorze ans. Puis, en 1912, Epenstein tomba éperdument amoureux de Fraulein Lilli, une séduisante beauté d'une vingtaine d'années qui faisait de lui ce qu'elle voulait. À 63 ans, le célibataire endurci était prêt à se marier. Lilli ne lui laissa guère le choix, refusant de succomber avant sa nuit de noces. Heinrich et Fanny furent éjectés sans ménagement de leurs quartiers au printemps 1913, le vieil homme grommelant sombrement sur cette « trahison de l'amitié ».

À cette époque Hermann avait 19 ans et Albert 17. Aucun des deux garçons n'était présent pour assister à la fin de ce ménage à trois. Hermann venait d'être appelé sous les drapeaux et Albert, encore lycéen, était interne. Quelques mois plus tard, Heinrich mourut. Il était déjà souffrant et ne résista pas au choc d'un déménagement dans une maison de location à Munich. Il fut enterré dans le grand cimetière de Waldfriedhof.

Si dans les premiers mois une certaine amertume envers Epenstein se fit sentir, en particulier chez Hermann, la crise familiale fut rapidement éclipsée par l'avènement de la Première Guerre mondiale. Les dégâts furent bientôt réparés. Lilli ne voyait aucune objection à ce qu'Epenstein reste en contact avec ses filleuls. Lorsque Hermann obtint un congé de convalescence de son escadron de chasse en 1916, il choisit de le passer à Mauterndorf.

*

Même si son pedigree aristocratique était tout récent, Epenstein l'exhibait avec l'enthousiasme énergique d'un self-made-man qui s'était réinventé et visait la respectabilité. Car Epenstein était juif. Ce n'était pas un obstacle absolu à son avancement, mais il décida tout de même de se convertir au catholicisme.

Les écueils qui menaçaient un juif ayant réussi trouvaient une bonne illustration dans la vie du financier Bleichröder. Banquier personnel de Bismarck, il avait contribué au financement des guerres qui avaient abouti à l'unification et, en 1872, il fut le premier juif d'Allemagne à ajouter le très convoité « *von* » à son nom. Bleichröder soutint également les expéditions outre-mer de Bismarck. En 1885, au moment où Heinrich Goering était gouverneur de Windhoek, Bleichröder créa la Compagnie coloniale

allemande du Sud-Ouest africain pour gérer le commerce dans la région. Cet homme riche ne dédaignait pas les pots-de-vin. Une bataille juridique qui dura tout au long des années 1880 commença avec les accusations d'une maîtresse délaissée, qui estimait avoir droit à une part de sa fortune. Elle le traîna en justice. L'affaire fut rejetée, mais les journaux à scandale eurent vent de l'histoire et firent en sorte qu'elle dégénère en une chasse aux sorcières antisémite, orchestrée par des fonctionnaires de l'État qui voulaient accuser Bleichröder de parjure. Il parvint à éviter un autre procès, mais les attaques continuèrent jusqu'à sa mort en 1893.

Epenstein sut contourner ces préjugés et ne fut pas le seul à s'engager dans une assimilation totale, malgré la loi adoptée en 1871 qui supprimait les dernières contraintes légales pesant sur la communauté juive en Allemagne. Celle-ci comptait alors environ 600 000 personnes, soit environ 1 % de la population. Au cours du XIX^e siècle, plus de 22 000 d'entre elles se convertirent au christianisme. Epenstein ne regarda jamais en arrière. Il resta jusqu'à la fin de sa vie un fervent catholique, faisant étalage de sa dévotion.

Les Goering étaient protestants, mais c'est principalement par Epenstein que les deux frères connurent le rituel du culte hebdomadaire. Chaque dimanche, que ce soit à Mauterndorf ou à Veldenstein, il menait un pieux défilé, emmenant sa famille élargie et ses invités à la messe à l'église du village où des rangées de bancs leur étaient réservées. Hermann s'intéressait peu à la religion. Il rendait hommage à un Dieu générique et évitait les églises. Un député conservateur britannique fit remarquer bien plus tard qu'« il y [avait] quelque chose de non chrétien chez Goering, une forte tendance païenne⁵ ». Condamné à mort à Nuremberg, Hermann ne demanda

pas l'absolution à l'aumônier de la prison, et lors de son procès il ne sollicita pas le pardon du Tout-Puissant. Au lieu de cela, « il se lança dans une tirade sur l'homosexualité du clergé catholique » avant de dénoncer les amours illicites des prêtres et des religieuses. « Les nonnes sont des “épouses du Christ”, vous voyez le programme⁶ ! » Albert au contraire prenait la religion au sérieux et en grandissant il approfondit une conscience spirituelle basée sur l'humanisme et la tolérance : « Je suis de confession protestante, mais j'ai fréquenté des églises orthodoxes, des synagogues, j'ai assisté à des offices bouddhiques et brahmaniques, et cela ne fait aucune différence pour moi. Il n'y a qu'un seul Dieu⁷. »

*

La vie quotidienne à Mauterndorf ressemblait à celle d'une cour médiévale. Le personnel du château devait s'incliner devant son maître. Les repas étaient annoncés au son d'un cor de chasse. Pour les grandes occasions, Epenstein engageait un groupe de ménestrels et de musiciens pour jouer dans la galerie de la grande salle. Il se promenait dans son domaine en costume royal, donnant des ordres, faisant la loi : « Nous devons nous tenir au garde-à-vous pendant qu'il nous parlait et nous n'avions pas le droit de lui adresser la parole sans permission⁸. »

Hermann avait 7 ans lorsque sa famille s'installa dans ce monde de tourelles et de donjons, et il était déjà obsédé par les récits des anciens héros germaniques et de leurs exploits. Le cadre spectaculaire eut sur lui une impression durable ; comme sa sœur Olga le fit remarquer des années plus tard : « Il faut venir voir le château de Veldenstein, alors vous le comprendrez mieux⁹. » Il se mit rapidement à reconstituer des escarmouches avec des légions romaines.

Epenstein encourageait le penchant naturel de Hermann pour l'aventure. L'enfant avait à peine 5 ans quand Epenstein lui offrit un uniforme de hussard. Dès qu'il fut en âge de tenir un fusil, il accompagna Epenstein à la chasse pour traquer le gibier dans les forêts. Il était naturellement doué et, plus tard, lorsqu'il disposa du pouvoir et de la richesse nécessaires, il s'adonna pleinement à sa passion pour ce sport.

Hermann était également un alpiniste particulièrement intrépide, qui projetait d'escalader les sommets les plus dangereux de la région. À l'âge de 10 ans, il s'attaqua à la falaise abrupte dans laquelle le château de Veldenstein avait été taillé. Trois ans plus tard, il atteignait le sommet du Grossglockner, haut de 3 800 mètres, par la voie la plus dangereuse. Hermann affichait un mépris à peine dissimulé pour les risques encourus : « Je n'ai pas peur des hauteurs. Elles me stimulent. Et puis, tout danger vaut la peine d'être couru si l'on atteint le sommet de la montagne. Vous savez que vous aurez une vue dont peu d'hommes jouiront jamais¹⁰. »

En 1906, à l'âge de 13 ans, Hermann entra à l'académie militaire de Karlsruhe, après qu'Epenstein eut tiré quelques ficelles pour le faire entrer dans ce camp d'entraînement très sélect. L'armée était pratiquement un État dans l'État, jouissant d'un respect et d'une influence considérables. Bien que les effectifs aient doublé entre 1880 et 1913, l'aristocratie avait conservé son monopole sur le commandement. À la veille de la Première Guerre mondiale, 48 % de tous les officiers d'infanterie allemands étaient des nobles. Cette proportion atteignait 80 % dans la cavalerie. En assurant une place à Hermann à l'académie, Epenstein lui donnait le meilleur départ possible vers une belle carrière. Hermann récompensa ses efforts en excellant. Il devint un « élève exemplaire ». Enfant turbulent et difficile dans toutes les

écoles conventionnelles qu'il avait fréquentées, il avait finalement trouvé un environnement qui l'inspirait et le poussait à réussir.

À 16 ans, il n'eut aucun mal à être admis à la très réputée école d'officiers de Gross-Lichterfelde après avoir obtenu d'excellentes notes dans toutes les matières et montré les qualités d'un futur chef. Dans son rapport final, il fut noté que Hermann avait «développé une qualité qui devrait le mener loin : il n'a pas peur de prendre des risques¹¹». Quand il quitta Gross-Lichterfelde, il put dire avec confiance : «Je suis l'héritier de toute la chevalerie allemande¹².»

Hermann faisait référence à la période d'expansion menée par les chevaliers Teutoniques. Cet ordre religieux était contemporain des Templiers et des chevaliers de Malte. Organisés autour d'un noyau dur de moines militaires, les chevaliers s'étaient répandus depuis leur base de pouvoir en Allemagne du Sud jusqu'aux États baltes, en passant par la Prusse encore païenne. Au cours des XIII^e et XIV^e siècles, ils menèrent une série de guerres pour consolider et étendre leurs gains, défendus par un réseau de châteaux et de fortifications. Des chevaliers, des propriétaires terriens et des marchands chrétiens furent recrutés pour aider les moines à imposer leur organisation sociale aux autochtones. Leurs armées étaient constamment renforcées par des croisés, des mercenaires, des criminels et des conscrits paysans. Les chevaliers Teutoniques subirent un revers décisif à la bataille de Tannenberg, le 15 juillet 1410, anéantis par une alliance des forces polonaises et lituaniennes. Militairement, ils ne s'en relevèrent pas. Privé de tout soutien pour sa guerre sans fin, l'ordre dépérit, avant de ressusciter comme l'un des ingrédients les plus puissants du nationalisme allemand. La défaite de Tannenberg devint un moment charnière dans la mémoire collective.

À la fin du mois d'août 1914, les chevaliers Teutoniques furent finalement vengés par une contre-offensive d'une semaine contre les armées russes qui avaient avancé jusqu'à la frontière allemande, non loin du lieu où les moines avaient rencontré leur destin. L'assaut brisa la ligne russe qui s'effondra. Les troupes du tsar furent encerclées et écrasées alors qu'elles tentaient de battre en retraite. L'ampleur du triomphe fut telle que les généraux allemands, Hindenburg et Ludendorff, s'empressèrent de donner à cette série de batailles un nom approprié : Tannenberg.

La bataille originale continua à hanter la psyché allemande. En 1927, un mémorial fut érigé en l'honneur des chevaliers tombés au combat lors d'une cérémonie qui réunit des milliers de personnes et dont les discours furent diffusés à la radio. Une foule de personnalités militaires et politiques y assistèrent, dont Hindenburg, qui était alors président de la République. Lorsqu'il mourut en 1934, Hitler insista pour qu'il fût enterré sur le site de son plus célèbre triomphe.

Les nazis rêvaient d'établir un régime féodal sur les terres de leurs ennemis historiques, purgées de tous les indésirables. Alfred Rosenberg, le philosophe autoproclamé du mouvement, écrivit dans son ouvrage théorique *Le Mythe du xx^e siècle* qu'il était nécessaire de créer « une association d'hommes, sur le modèle de l'ordre teutonique¹³ ». Hitler exprima pour la première fois ses idées sur le sujet dans la deuxième édition de *Mein Kampf* : « Nous reprenons là où nous nous sommes arrêtés il y a six cents ans. Nous mettons un terme à l'interminable mouvement allemand vers le sud et vers l'ouest, pour tourner notre regard vers l'est¹⁴. »

En 1913, disposé à donner sa vie pour la patrie et espérant mourir en guerrier, Hermann s'engagea dans le régiment d'infanterie Prinz Wilhelm. Un an plus tard, il écrivait à ses sœurs : « Si la guerre éclate, vous pouvez être sûres que je ferai honneur à notre nom¹⁵. »

*

Albert était un enfant timide, introverti, sensible, facilement sujet aux larmes, ce qui ne plaisait guère à Epenstein. Pour l'endurcir, on l'envoya dès l'âge de 5 ans dans un pensionnat à Hersbruck. On attendait d'un jeune homme qu'il ait de l'acier en lui. À une époque où plus de 95 % des Allemands arrêtaient l'école à l'âge de 11 ans, Albert commença à fréquenter à Munich une *Realschule*, un établissement secondaire spécialisé dans la formation scientifique et technique. Les *Realschulen* étaient liées aux *Technische Hochschulen*, des écoles supérieures jouissant d'une réputation d'excellence en matière d'enseignement et de recherche. À la fin du XIX^e siècle, il y avait 12 *Technische Hochschulen* en Allemagne. Leurs programmes d'études étaient adaptés aux besoins de l'industrie, qui avait rapidement compris que l'innovation technologique, et donc l'enseignement scientifique, était la clé de la prospérité et de la réussite future dans l'économie mondiale. Chaque *Technische Hochschule* était liée à une grande entreprise qui recrutait directement dans les rangs des étudiants. La plupart des cours comprenaient aussi des stages. Si Albert réussissait à la *Realschule*, il rejoindrait cette nouvelle élite. Bien qu'elle ne fût pas aussi prestigieuse qu'une carrière militaire, la voie qu'il avait choisie n'en était pas moins respectable, et potentiellement plus lucrative.

Albert était un bon élève, sans être exceptionnel. À côté de son travail scolaire, il manifestait de l'enthousiasme pour les arts et la culture. Son intérêt était approuvé par Epenstein, pour qui il fallait absolument savoir apprécier les choses les plus fines de la vie. Même Hermann, qui n'avait pas d'aptitude particulière, développa un œil de connaisseur : « Je n'ai jamais su peindre ou dessiner mais, dès mon plus jeune âge, j'ai été un passionné d'art. J'aimais les couleurs vives comme le bleu, le rouge et le vert¹⁶. »

Albert avait un réel talent pour la musique. Il jouait convenablement du piano et avait une belle voix. Il partageait sa passion avec Epenstein, mais aussi avec un grand nombre d'Allemands. La musique était partout, chaque grande ville avait son opéra, ses salles de concert, son conservatoire et ses associations musicales. C'était un passe-temps national qui frisait l'obsession. Albert avait le droit de se joindre à Epenstein pour des récitals nocturnes au piano où ils s'amusaient à jouer et chanter des opéras entiers. Toute sa vie, il adora entonner une chanson en chœur à l'improviste.

Le comte était un fanatique de Wagner et veillait toujours à se voir attribuer d'excellentes places à Bayreuth, non loin du château de Veldenstein, où se déroulaient régulièrement des festivals dédiés au compositeur. Il s'agissait de soirées de gala, où se pressait la haute société européenne venue rendre un culte à Wagner. Le jeune Albert devait voir des carrosses étincelants s'arrêter et décharger leur cargaison dorée – des femmes dans leurs parures extravagantes escortées de leurs compagnons impeccablement vêtus. Le spectacle se poursuivait à l'intérieur de l'auditorium. Les représentations étaient animées par des décors et des acrobaties spectaculaires. Certains soirs, un vrai cheval trotait sur la scène.

La musique n'était pas leur seule passion commune. En grandissant, Albert développa envers le sexe opposé une attitude similaire à celle de son mentor. Bien que discret, Epenstein était un coureur de jupons invétéré. Si une femme lui plaisait, il la poursuivait de ses assiduités, quels que fussent ses autres engagements. Il avait aussi un excellent contact avec ses patientes. Il est difficile d'évaluer dans quelle mesure il transmet consciemment ces qualités à Albert, et jusqu'à quel point Albert absorba ses méthodes de séduction. Ce que